

Fiction & Cie

Patrick Deville
Taba-Tabà

roman



Patrick
DEVILLE

Rentrée littéraire 2017 • **Seuil**

T A B A - T A B A

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Pura Vida

Vie & mort de William Walker
2004, et « *Points* », n° P2165

La Tentation des armes à feu
2006

Équatoria

2009, et « *Points* », n° P3039

Kampuchéa

2011, et « *Points* », n° P2859

Peste & Choléra

2012, et « *Points* », n° P3120

Viva

2014, et « *Points* », n° P4146

Sic transit

(Pura Vida, Équatoria, Kampuchéa)
2014

Minuit

(Cordon-bleu, Longue vue, Le Feu d'artifice,
La Femme parfaite, Ces deux-là)
« *Points Signatures* », 2017

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

Cordon-bleu

1987

Longue vue

1988

Le Feu d'artifice

1992

La Femme parfaite

1995

Ces deux-là

2000

Fiction & Cie



Patrick Deville

TABA-TABA

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Citations:

© Actes Sud, 2004, *Journal d'un lecteur* d'Alberto Manguel, traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf. – © Belfond, 1991, *Journaux* de Stefan Zweig, traduit de l'allemand par Jacques Legrand. – © Miriam Cendrars, 2015, *Le Panamá ou les Aventures de mes sept oncles* de Blaise Cendrars. – © Éditions du Cerf, 2004, *Le Bout du monde* de Jean Mistler. – © Éditions Denoël, 1946, 1960, 2002, *La Main coupée* de Blaise Cendrars, extrait tiré du volume 6 de «Tout autour d'aujourd'hui», nouvelle édition des œuvres complètes de Blaise Cendrars dirigée par Claude Leroy, et 2005, *Ultramarine* de Malcolm Lowry, traduit de l'anglais par Clarisse Francillon et Jean-Roger Carroy. – © Éditions Gallimard, 2004, *Œuvres* d'Antonin Artaud; 1956, *Éducation européenne* de Romain Gary; 1966, *Les Poésies d'A.O. Barnabooth* de Valéry Larbaud; 1976, *Le Miroir des limbes* d'André Malraux; 1961, *Autres rjvages* de Vladimir Nabokov, traduit de l'anglais par Yvonne Davet. – © Les Éditions de Minuit, 1990, *Roberto Zucco*, suivi de *Tabataba-Coco* de Bernard-Marie Koltès. – © Éditions Tallandier, 2009-2010, *Mémoires de guerre, t. 1 (1919-1941); t. 2 (1941-1945)* de Winston Churchill, traduit de l'anglais par François Kersaudy, et 2003, 2006 (rééd. «Points»), *La Vie à en mourir: lettres de fusillés (1941-1944)* de Guy Krivopissko. – © Grasset & Fasquelle, 1926, *Moravagine* de Blaise Cendrars, et 2015, *Et si on aimait la France* de Bernard Maris. – © Ouest-France, 30 juillet 1953, «Inauguration et bénédiction d'un vaste bâtiment à la Maison départementale de Mindin à Saint-Brévin», «Pornic: un fou dangereux», «“Persian-Gulf” a été lancé», «Sur mon écran». – © Plon, 1970, *Mémoires de guerre et Mémoires d'espoir* de Charles de Gaulle. – © Présent, 4 novembre 2014, «Vu à Toulouse». – © Presses de l'Université de Toulouse 1, 2001, *Sorèze, l'intelligence et la mémoire d'un lieu* de Jean Le Pottier, Marie-Odile Munier (dir.). – © Le Tout sur le tout, 1989, *Cinq sorties de Paris* d'Henri Calet. – © Vents d'ailleurs, 2007, *Madagascar 1947* de Raharimanana. – © MEET, 2009, *Méditations de Saint-Nazaire* de Reinaldo Arenas, traduit de l'espagnol par Liliane Hasson.

ISBN 978-2-02-124751-0

© Éditions du Seuil, août 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

La seule chose qui ne change pas est qu'il semble
chaque fois qu'il y ait « quelque chose de changé
en France ».

PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*

une porte monumentale

À la toute extrémité de l'estuaire de la Loire, au centre des terres émergées de l'hémisphère Nord, une porte en pierre dresse au-dessus du fleuve son arc de triomphe modeste et sa grille à deux vantaux. De monumentale elle n'a que le nom. Il fallait qu'il y eût au Lazaret un monument et ce serait elle, n'ouvrant sur rien, visible de loin par les navires à l'entrée du chenal, du même gris-vert que les eaux douces et salées qui se mêlent devant elle.

Ses barreaux métalliques ménagent un espace où je me glisse tous les matins de profil pour descendre sur la plage et m'accroupir comme un géant aux bords des trous d'eau qu'abandonne la marée au creux des rochers. Entre mes sandalettes, chacune de ces flaques est une réduction de mer intérieure avec ses falaises, ses végétations d'algues flottantes qu'il faut écarter comme une chevelure pour débusquer les crabes pince-sans-rire, suivre la panique des crevettes transparentes et parfois des civelles ou des alevins de mulets. J'abandonnai ces histoires naturelles en 1965, lorsqu'il fut décidé que c'était assez, huit ans à l'intérieur d'un hôpital psychiatrique, même avec cette possibilité que m'offraient mes épaules d'hirondelle de me faufiler si vite hors de la cage.

Jamais jusqu'alors je n'avais employé le mot fou ni le mot estuaire. J'ignorais encore que lazaret pouvait s'écrire sans majuscule et qu'il était un nom commun. Ils vivent au Lazaret, disaient les gamins de Mindin, fils des marins pêcheurs, en roulant des mécaniques. Chez les fous. Je haussais les épaules et n'essayais pas d'expliquer plus avant le bonheur de vivre au Lazaret vers lequel je rentrais à tire-d'aile. À l'intérieur, pour désigner le millier d'insanes qui nous entourait, nous utilisions le mot Pensionnaires.

Ainsi le monde, cette quinzaine d'hectares le long du fleuve, inaccessible, isolé par un chemin de ronde et une clôture ininterrompue sur son pourtour, se partageait-il entre les Pensionnaires et le Personnel, catégories plus poreuses qu'on ne pourrait le supposer, car nombre des malades les moins atteints, simples d'esprit ou idiots de village déposés là par l'exode rural, travaillaient alors au Jardin ou à la Menuiserie, à la Peinture ou à la Buanderie, à la Cuisine, car le Lazaret était empli de majuscules : ceux-là touchaient à la fin du mois un pécule, qu'il leur était loisible de claquer à la Cafétéria en tournées triomphales de sodas Pschitt orange ou Vérigoud citron, en achat de peignes en Celluloïd, ou de cartes postales jamais envoyées.

Si je ne faisais qu'apercevoir certains psychopathes agités, ceux dont le visage blême, la bouche ouverte, le regard révulsé vers le centre de leur cerveau et leur propre énigme étaient coiffés de casques de cuir brun, les autres déambulaient sur le sable des allées sous les pins, vêtus de drap bleu, avec des allures songeuses de philosophes antiques ou de traîne-savates, s'asseyaient sur les bancs pour deviser, se rendaient visite de pavillon à pavillon en fin d'après-midi. Parmi ceux-là se recrutaient mes grands camarades.

L'un d'eux surtout, un solitaire ténébreux connu sous le seul nom de Taba-Tabà, pouvait attendre, si le temps le permettait, plusieurs heures assis sur les marches de la porte monumentale, balançant lentement le torse d'avant en arrière devant les eaux grises et vertes, et psalmodiant Taba-Tabà-Tabà/Tabà-Tabà-Tabà, avec une coupure parfaite au milieu de l'alexandrin, le torse atteignant sa position basse à la fin du premier hémistiche, se relevant en prononçant le second sans même paraître en panne de clopes. C'était plus de quarante ans avant que la Poste ne gommât le mégot de Malraux sur ses timbres. L'administration hospitalière, encore peu sensible au tabagisme en général et confrontée ici à des problèmes d'une autre acuité, faisait distribuer aux pensionnaires des paquets de Gauloises Troupes, lesquels étaient prélevés sur les lots de tabac de deuxième catégorie que la Seita produisait alors pour les soldats de deuxième classe au casse-pipe en Algérie. On en trouvait aussi à la Cafétéria.

Mais Taba-Tabà semblait invoquer autre chose, de plus grand et de plus mystérieux, confusément mais obstinément, les cheveux au vent, assis sur les marches de la porte monumentale, dressant sa belle gueule de poète ou de prophète déjanté au-dessus du fleuve.

un bassin de quarantaine

Aucun des fous que je côtoyai pendant ces huit années – mais huit années de l'enfance c'est tout un siècle – ne se prenait ni pour le Christ ni pour Napoléon, dont le neveu était pourtant le fondateur de notre Lazaret, signant ce décret impérial le 21 mai 1862 :

Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale,
Empereur des Français,

À tous présents et à venir, Salut.

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire d'État au département de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics ;

Vu le rapport collectif du docteur Mélier, Inspecteur général des services sanitaires, et du sieur Isabelle, architecte du gouvernement, sur les travaux de construction à exécuter pour la construction d'un lazaret à la pointe de Mindin, rive gauche de la Loire...

La mission préparatoire avait entamé ses travaux en 1860, l'année où Louis Pasteur réfutait la thèse de la génération spontanée et inventait la bactériologie. Un an plus tard, une épidémie de fièvre jaune ravageait les rives de l'estuaire. Un

bassin de quarantaine fut ainsi creusé au milieu des prés salés, destiné à accueillir les navires infestés ou suspectés de l'être avant leur accostage dans les ports de Paimbœuf et de Nantes. Ce bassin devait être assez profond pour permettre le mouillage des trois-mâts retour des Caraïbes chargés de noix de coco, de coquillages et de perruches sans doute et de canne à sucre, offrir assez de dégagement pour y débarquer les équipages et les passagers qu'on imagine en costume blanc et chapeau de soleil, les mains agitées de tremblements, un mouchoir sur les lèvres, assis à l'écart sur des tonneaux de rhum culbutés. Le lieu était aussi destiné au corps expéditionnaire du général Bazaine, qui allait installer Maximilien et sa femme Charlotte sur le trône du Mexique.

Selon les plans originaux dont je dispose, à l'ouest du bassin se dressaient l'infirmerie et le service de désinfection, puis un vaste espace libre pour le campement des marins, la maison du capitaine, une buanderie, un réfectoire et, plus à l'ouest encore, au milieu d'un périmètre ceint de murs, le lazaret proprement dit, le lazaret du Lazaret, quelque chose comme le mitard de la prison, le tabernacle de l'autel ou le cabanon de l'hôpital psychiatrique : là devaient être enfermés les contagieux doublement enfermés donc, puisque l'établissement dans son ensemble, ses huit hectares à l'origine, se protégeait déjà d'un haut mur doublé d'un chemin de ronde aveugle sur ses trois côtés terrestres. Les seuls accès étaient au nord : en amont et face au bassin de quarantaine le canal pour l'entrée des navires, en aval la porte monumentale donnant sur quelques mètres de sable à marée haute, quelques dizaines de mètres de vase à marée basse, et dont il était prévu qu'elle ne s'ouvrirait que pour évacuer sur des barges les cadavres contaminés, qu'on irait enfouir sur l'île de Saint-Nicolas-des-Défunts au milieu du fleuve.

Cet arc de triomphe ne verrait défilér que des vaincus à l'horizontale.

L'étymologie de lazaret – contrairement à ce que prétendait peut-être quelque médecin facétieux, fermant sur vous la porte à double tour – est étrangère à la résurrection de Lazare. Le mot résulte d'une contamination vénitienne de Lazaretto et Nazaretto dans le premier établissement de confinement des pestiférés sur l'îlot Santa Maria di Nazareth au milieu de la lagune. Elle est étrangère encore à ce Nazarius, citoyen romain canonisé dont Grégoire de Tours écrivait au sixième siècle qu'on voyait « des reliques de saint Nazaire dans le diocèse de Nantes en un bourg sur la rivière de Loire ». Pourtant, au moment même où se creusait sur ordre de l'empereur le bassin de quarantaine de Mindin sur la rive gauche de l'estuaire, se creusait en face le bassin à flot de Penhouët sur sa rive nord, et saint Nazaire ressuscitait : l'Écossais John Scott y installait son chantier naval à l'invitation des frères Pereire et des saint-simoniens, lançait la construction de navires à coque en fer. La main-d'œuvre affluait. De cette ruée vers l'Ouest, *La Revue des Deux Mondes* rendait compte dès 1858 :

Si l'on veut avoir une idée de la façon incohérente et saccadée dont s'élève en quelques mois une ville californienne, on peut aller chercher ce spectacle à Saint-Nazaire. À l'heure qu'il est, Saint-Nazaire est une agglomération d'émigrants grossissant à vue d'œil. D'immenses rues y sont tracées, et partout comme au hasard s'y élèvent des constructions de toutes sortes, depuis la maison parisienne à porte cochère jusqu'à la taverne des matelots. Du reste, pas de voirie organisée, pas de fontaine, pas de police. Il y a deux ans, Saint-Nazaire était un village, aujourd'hui c'est une ville.

Cette année 1858 naît au Caire une petite Eugénie-Joséphine sans laquelle je n'aurais pas connu le Lazaret. À l'âge de quatre ans, cette gamine en robe blanche et dentelles voit les hautes vagues émeraude arrondies devant le soleil, translucides, jaune d'or en leur cœur vitreux et barbelées d'écume. Le navire fait route vers le port de Marseille. Sept jours avec escale à Malte. Elle quitte à jamais son Égypte natale et l'ignore, toute à l'allégresse de son voyage, insoucieuse des batailles, glisse au-dessus des squelettes et des noyés à reculons.

En cette année 1862 de son arrivée en France et de la fondation du Lazaret était mis sur cale à Penhouët l'*Impératrice-Eugénie*, premier paquebot transatlantique construit en France. Saint-Nazaire devint le port d'embarquement de la ligne régulière pour Cuba et le Mexique. On y déchargeait la houille importée de Cardiff et la cause fut entendue : la rive nord du fleuve serait maritime et industrielle, la rive sud balnéaire et fainéante. Tout séparait les deux berges. L'estuaire est une frontière dont les eaux tourmentées écument à chaque marée.

Au sud, par une de ces plaisanteries que le vieil océan se plaît à faire aux géographes, Saint-Brévin avait reçu en un siècle plusieurs centaines d'hectares de lais de mer, augmentant par ce dépôt sablonneux le territoire national, que des disciples de Brémontier, le créateur de la forêt des Landes, avaient entrepris dès 1860 de fixer par une pinède, afin que les vagues et les courants marins ne viennent pas reprendre ce qu'ils avaient oublié. Des villas d'architecture basque et normande s'y édifièrent, des parcs, des jardins, bientôt un casino, on y cultiva l'orchidée, planta le mimosa, boutura le rosier. La station balnéaire de L'Océan fut créée en 1882 et Saint-Brévin obtint de l'État en 1900 de signer Saint-Brévin-les-Pins. L'année précédente, faute de bacilles, de virus tropicaux en quantité suffisante, le lazaret pour marins infestés fermait boutique.

Adrien Proust, le père, présidait alors en France à la lutte contre la peste et le choléra. Il concentrait les efforts de son cordon sanitaire sur la côte méditerranéenne davantage menacée.

Transformé pendant la Grande Guerre en hôpital pour les Poilus, l'ancien lazaret accueillit après l'Armistice «des enfants des deux sexes auxquels l'air marin mitigé est recommandé de préférence au climat marin trop vif». Il fut rebaptisé Maison départementale de convalescence et de repos de Mindin, dénomination trop longue pour les Brévinçois qui, plusieurs dizaines d'années plus tard, et l'établissement devenu un asile d'aliénés, continuaient logiquement d'appeler le Lazaret le Lazaret puisque ç'avait été un lazaret.

De cet engouement de l'entre-deux-guerres pour les bains de mer, le soleil et la santé des enfants après toute cette boue, ces barbelés et ses poumons brûlés, le docteur Dardelin, médecin-chef du Lazaret, se faisait le chantre dans un opuscule publié en 1931 aux éditions La Vague à Pornic. On y lit des textes persuasifs sur la Climatothérapie, la Thalasso-thérapie et l'Héliothérapie, à quoi se mêlent de plus vastes considérations géopolitiques et natalistes :

On vient de nous dire qu'il fallait changer l'ancienne devise : *Si vis pacem para bellum*, contre la nouvelle : *Si vis pacem para pacem*. Ce n'est qu'un mot jeté contre un autre. Il aurait fallu nous expliquer comment : *Generando pueros*. En face d'une Allemagne haineuse, auprès d'une Italie agressive, les femmes de Saint-Brévin doivent savoir que le seul moyen de ne pas venir pleurer au pied d'un Nouveau Monument aux Morts de la Guerre est celui-ci : Faire des enfants.

Ce latiniste sans enfants avait réponse à tout : 47°15' de latitude nord, la même que Terre-Neuve et le Saint-Laurent,

n'est-ce pas un peu septentrional pour la balnéothérapie ? Non, tranche-t-il, car 2°10' de longitude ouest, c'est justement le point d'arrivée du Courant du Golfe :

Les eaux douces et chaudes du bassin équatorial amazonien, après s'être jetées dans l'océan au sud des Guyanes, remontent vers le nord-ouest le long des côtes guyanaises. Elles atteignent leur plus grande chaleur dans la véritable chaudière tropicale du Golfe du Mexique et traversent ensuite l'Atlantique en se dirigeant vers le nord-est. Ce gigantesque fleuve d'eau chaude est encore à 26° au niveau du 40° de latitude nord, là où souvent la température de l'air est de 0°. C'est au Courant du Golfe qu'est due la douceur caractéristique de la température sur les plages de l'océan. Il y détermine une ligne isotherme de +7° en janvier, parallèle aux côtes. Saint-Brévin se trouve sur cette ligne.

Ajoutant aux isothermes ses notations sur l'atmosphère – « Outre l'ozone marin, Saint-Brévin possède en surabondance celui qui provient de l'oxydation des térébenthines de ses bois de pins » –, le docteur Dardelin en déduisait ses Indications thérapeutiques :

Les enfants tireront les plus grands bienfaits de leur séjour à Saint-Brévin. S'ils sont sains et en bonne santé, ils augmenteront encore leurs capacités de défense contre la maladie. S'ils sont débiles ou convalescents, ils récupéreront bientôt une santé normale. En particulier, les adénoïdiens, s'ils pratiquent bien leur gymnastique respiratoire, verront leurs narines se dilater et leur bouche ne plus s'ouvrir que pour manger, parler ou crier. La toux due aux ganglions trachéo-bronchiques disparaîtra. Jusqu'à quatre ans, le

squelette des jeunes rachitiques se redressera sans appareils.
 Les grosses amygdales diminueront. L'hypotonie musculaire se changera en vigueur, la pâleur en couleurs vives...

Je n'ai pas connu ce docteur Dardelin. Il manqua au volant de son automobile l'embarquement du bac du Pellerin et se noya dans la Loire en 1943. Et j'imagine le regard suspicieux que sa veuve, infirmière en chef du Lazaret, pouvait porter sur moi lorsqu'elle croisait au hasard des allées mon teint d'aspirine et ma musculature de crevette. Cette femme acariâtre, qui avait conservé depuis la Libération son uniforme de la Croix-Rouge, bandeau blanc serré sur le front et longue cape bleu marine, pensait peut-être alors à son défunt mari en hochant la tête, et se demandait ce qui pouvait bien clocher dans les calculs des lignes isothermes et de l'oxydation des térébenthines pour qu'un enfant pas même hospitalisé, habitant depuis sa naissance le logement de fonction de la porte monumentale du Lazaret, pût ainsi demeurer insensible aux effets hypertoniques et dardeliniens de la géographie marine. Elle ignorait que j'étais au-dedans le Chevalier noir.

C'était après que le Lazaret, bombardé, évacué, transformé en camp de prisonniers de guerre allemands puis renvoyé au début des années cinquante à sa destination médicale, avait abandonné son rêve de phalanstère de la puériculture pour la psychiatrie lourde. Au lieu des enfants sains aux joues rouges, effectuant leur gymnastique dans l'odeur balsamique des pins maritimes et la pulvérulence du sable blond des dunes, le Lazaret recueillait alors tous les malades mentaux dont les cas semblaient ailleurs désespérés, ici davantage encore, psychoses à épisodes aigus, encéphalopathies, séquelles de la maladie de West.

Cependant, parmi ce millier d'arriérés profonds, seul l'amnésie Taba-Tabà allait être en partie responsable, des années plus tard, de mon départ du Lazaret, et des progrès que j'accomplissais en sa compagnie, assis une marche au-dessus de lui sur l'escalier de la porte monumentale, synchronisant au sien le balancement du buste d'avant en arrière et la récitation de notre litanie, Taba-Tabà-Tabà/Tabà-Tabà-Tabà. Je partais en exil à L'Océan.

Les archives du Lazaret ont disparu. Je ne saurai jamais le nom de Taba-Tabà. J'aurais aimé connaître aussi le témoignage des premiers contagieux qui me précédèrent en ces lieux, prisonniers auxquels même l'accès à la porte monumentale était interdit, et qui ne purent apercevoir sur l'autre rive la mise sur cale de l'*Impératrice-Eugénie*, en cette année 1862 où une petite fille en blanc au double prénom d'impératrice, Eugénie-Joséphine, quittait l'Égypte et arrivait en France.

Leur offrait-on, à ces reclus, les dernières nouveautés de la librairie? Victor Hugo publiait alors depuis son exil *Les Misérables*, Gustave Flaubert *Salammbô* et Jules Verne *Cinq semaines en ballon*. On traduisait pour la première fois *L'Origine des espèces* de Charles Darwin. Et ce sieur Isabelle, architecte du gouvernement du Second Empire, était-il venu assister à l'inauguration de son lazaret, et de cette porte monumentale qu'il avait décidé de flanquer de deux ailes comme deux longs couloirs destinés à loger un corps de garde, et qui ne pouvait imaginer qu'un enfant grandirait moins d'un siècle plus tard dans l'une de ces deux ailes, celle de gauche vue du fleuve, que même il y serait enfermé, immobile à longueur de jours et de nuits, allongé sur le dos, les jambes au grand écart et les bigorneaux à l'air.

un théâtre à l'italienne

Car elle avait l'œil, la dame Dardelin, veuve du médecin-chef noyé dans l'estuaire. Cet enfant va de traviole. Canard boiteux. Sourcils froncés sous le bandeau blanc, elle l'observe chaque matin : l'enfant de trois ans claudique dans les allées du Lazaret. Quasimodo miniature alors qu'au-dedans il est le Chevalier noir. On lui répond le sable, ce sol souple qui se dérobe. Elle insiste. Cet enfant boite.

On finit par interroger le docteur Cholet, successeur de Dardelin. Tout le monde est jeune, optimiste. La veuve Dardelin est déjà vieille. Elle insiste. Radote. Canard boiteux. Va de traviole. On se résout aux radiographies. Luxation congénitale d'une hanche avec malformation du bassin. L'infirmière en chef exulte. Diagnostic exact. Le père, selon elle, n'est responsable de rien. Il est né en 1925 à Saint-Quentin dans le département de l'Aisne, ville où était né, en 1872, son feu mari Henri Dardelin, lequel n'aurait pas manqué, si la maladie avait sévi dans l'Aisne, d'y consacrer un opusculé. On se renseigne. La malédiction est bretonne. La jeune mère éplorée porte sur ses épaules fragiles la dissymétrie des guiboles de l'enfant.

Le premier spécialiste nantais consulté est catégorique : rien à faire, il boitera voilà tout. On a vu pire. Ça n'est pas

à vous, qui vivez au milieu des anormaux incurables, que je l'apprendrai. Les parents sont livides et l'enfant roule comme un idiot aux quatre coins du cabinet. Le praticien l'observe, et pontifie. Les voies du Seigneur sont impénétrables. Il les aime peut-être encore plus que nous, ces untermenschen qu'Il a laissés vivre.

Des dizaines d'années plus tard, penché sur la correspondance d'Alexandre Yersin aux archives de l'Institut Pasteur, je recopierai ce fragment d'une lettre envoyée à sa mère par le jeune étudiant en médecine depuis Berlin en 1885. Il lui dit avoir assisté à «une opération extrêmement intéressante sur un de (s)es petits amis. Il avait une luxation pathologique du fémur, c'est-à-dire qu'une de ses jambes est plus courte que l'autre parce que le fémur est sorti de son articulation à la hanche. On a ouvert la hanche, taillé avec marteau et ciseau la tête du fémur puis écarté la jambe du corps plus qu'à angle droit (cela a fait craquer tous les os), enfin on a ramené la jambe dans sa position normale et elle était de la même grandeur que l'autre».

Les techniques chirurgicales ont alors un peu progressé : Bretonnière, un jeune chirurgien ambitieux, veut bien se lancer dans l'aventure. On lui signe toutes les décharges en cas d'échec, capture au lasso l'enfant qui s'enfuyait en crabe dans les allées du Lazaret, l'enfourne dans une Simca Aronde rouge et blanche modèle ambulance. Au bloc on l'anesthésie, scie le bassin et pratique une greffe en butée avec un bout de ses propres petits os, l'immobilise les jambes écartées dans une coquille en plâtre : on démoulera tout ça dans un an, le voilà sur le dos. Tortue ventre à l'air.

Au centre exact du monde, à l'endroit de l'ancien lazaret du Lazaret, un peu en retrait de la porte monumentale, se

dresse alors un théâtre récemment bâti. Il est équipé de loges, d'une réserve de décors et de costumes, d'une machinerie et de cintres, de fauteuils de velours rouge, d'un bar en sous-sol ouvert à l'entracte, d'une échelle sous la scène pour atteindre le trou du souffleur et d'une fosse d'orchestre. Le jeune père de l'enfant immobile est un chanteur baryton. Il dirige la troupe soutenue par l'Académie Ansaldi, Œuvre Nationale du Théâtre à l'Hôpital. On y monte des comédies, des opérettes et des opéras-comiques, *Les Mousquetaires au couvent* de Jules Prével, *Le Bossu* adapté du roman de Paul Féval, *L'Arlésienne* de Bizet, *Les Cloches de Corneville* de Louis Clairville, dont le metteur en scène chantera toute sa vie le grand air du baryton :

J'ai fait trois fois le tour du monde
Et les dangers font mon bonheur
J'aime le ciel quand le ciel gronde
La mer quand elle est en fureur

L'auteur et Alphonse Allais avaient eu l'idée de cette couilonnade dans un hôtel en Normandie un jour de goguette. Voilà une France qui s'amuse, batifole, fredonne ces musiques allègres et la gaieté d'Offenbach, champagnisée, loin de la mélancolie du Romantisme, retrouve la naïveté de l'avant-guerre regretté, les Années folles. Les fous internés furent-ils sensibles à cette légèreté française ? Au corps médical, ces spectacles semblaient préférables à des concerts wagnériens. Nietzsche en était venu lui-même à louer la clarté méditerranéenne de Bizet et de *La Mascotte* d'Audran contre les noirceurs du wagnérisme.

Telle la custode qui entoure l'hostie et la protège, le théâtre conservait ainsi sous cloche au milieu du Lazaret un

peu d'esprit, de musique et de poésie dans ce village de deux mille habitants coupé du monde, mille soignants et mille soignés, isolé dans son parc planté de pins maritimes et de chênes verts, de mimosas et d'un peu de palmiers choisis par le docteur Dardelin pour la qualité de leurs térébenthines. L'asile est protégé par de hauts murs de pierres où somnolent des lézards et vit en autarcie, dans un communisme primitif ou un délire fouriériste. Un jardin pour les fleurs et les légumes, un élevage de volailles et de cochons. L'argent n'existe pas. On ne choisit pas ce qu'on mange. Chaque midi nous est livrée la Caisse dans laquelle la Cuisine a déposé les repas. Dans l'après-midi, un gros cheval blanc et gris attelé à un tombereau passera enlever les ordures.

Tous les corps de métiers sont représentés: le nom des chefs de service évoque un générique des seconds rôles du cinéma français de l'époque, Bouteau à la Peinture, Chadeigne à la Coiffure, Mauclair à la Buanderie, Pasquereau à la Cuisine, Blanchard à la Menuiserie. Celui-là est aussi le régisseur et décorateur en chef du théâtre. Comme des rois mages tous défilent au chevet du Chevalier noir débile et horizontal. La Menuiserie confectionne une carriole pour lui permettre de prendre l'air et d'aller au théâtre. Au Garage on équipe l'engin de pneus et de suspensions. La Maçonnerie regrette qu'on ait sous-traité à l'extérieur la confection de la coquille en plâtre.

Mais à longueur de jour on me laisse seul avec le Chevalier noir au-dedans, les yeux au plafond, à ourdir de concert les plus sombres projets, parfois à l'encontre de la petite Redon assise à sa fenêtre en face et toujours à me lorgner les bigorneaux: un jour j'enfilerai mon short trop grand sur mes guiboles en flûtes et m'enfuirai. Je lis l'atlas, y promène l'index, prépare mes expéditions. Je traverserai à pied le désert

du Tassili de l'Algérie vers la Libye, arpenterai les wadi à sec du Rub al-Khali, traverserai les jungles de l'Afrique, remonterai le fleuve Niger puis le Mékong. Je suis le Chevalier noir. Quiconque s'oppose à ma progression sera taillé en pièces. J'étranglerai à mains nues un crocodile, m'en ferai des pompes et un ceinturon. Je combattrai au canif seul contre dix. On m'encerclera dans quelque contrée lointaine. Des Indiens criards me cloueront au poteau. Je naviguerai sur les océans et danserai sur le fil de l'équateur. Puis je reviendrai. Mes parents n'auront pas vieilli. Nous habiterons toujours la porte monumentale du Lazaret. Je saluerai Taba-Tabà assis sur les marches. Je porterai encore mon short trop grand mais des pompes en croco. Je prendrai ma place à la table de la cuisine et fredonnerai :

J'ai fait trois fois le tour du monde
Et les dangers font mon bonheur.

un tapis magique

Personne n'aurait su me convaincre alors, assis à mon chevet sur une chaise auprès de ma carriole, que tout le malheur des hommes est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Je voulais sortir. On me l'interdisait. Je rageais. On eut la curieuse idée, pour me faire patienter, de m'offrir *Le Tapis volant* dont je possède toujours l'exemplaire, livre pour enfants écrit par Mary Zimmerman en anglais à New York, édité en version française à Amsterdam sans mention du traducteur :

Chaque soir, la maman de Michel faisait la lecture à son fils. Une des histoires préférées était celle d'un prince qui possédait un tapis magique. Il suffisait de dire ABRACADABRA pour que le tapis s'élevât dans les airs et le conduisît où il le désirait... Mais tout cela se passait loin de là, en Perse, où il y avait des califes, des mosquées, et de hautes tours appelées minarets.

Parce qu'on manquait parfois de lecteurs disponibles, et puisque je n'avais rien d'autre à faire que rêvasser pendant des heures en regardant le plafond, la sœur du baryton, Simonne dite Monne, institutrice, m'avait appris à le lire seul. On se

souvent souvent du premier livre déchiffré. Il est amusant que *Jeannot Lapin* apparaisse dans des œuvres aussi éloignées dans l'espace et le temps qu'*Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry et les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Parfois je jetais le livre au sol. Madame Payen, une pensionnaire qui veillait à mon côté, interrompait son tricot, le reposait sur ma carriole. Je le jetais de nouveau.

C'est pourtant attendrissant, un petit enfant. J'étais un tyran. Prisonnier du plâtre et du Lazaret. Parfois des comédiens de la troupe ou des musiciens de l'orchestre venaient répéter devant le prince rachitique. La troupe travaillait l'adaptation d'un texte dont le titre semblait évoquer nos voisins les marins pêcheurs de Mindin.

Admis aux répétitions, pauvre petit monstre atteint de mégalomanie délirante et précoce, j'avais aussitôt regretté qu'une si belle histoire demeurât si confidentielle et éphémère, existât le temps de quelques représentations, et cette histoire, que j'imaginai inventée par l'un des adultes de la troupe, peut-être même par l'un des pensionnaires du Lazaret dont les propos si curieux confinaient parfois à l'art dramatique, j'avais entrepris de la porter à la connaissance d'un plus vaste public en l'écrivant sur des feuilles pliées en deux, puis en fabriquant un livre en carton bleu cousu de fil rouge, ouvrage que je n'avais pas hésité à signer, puisque j'en étais après tout le rédacteur et le façonnier, et que personne sans doute ne savait qui était cet auteur insoucieux qui aurait mieux fait d'écrire cette histoire au lieu de la réserver à l'auditoire des détraqués souvent peu attentifs, voire exagérément exubérants, de notre hôpital psychiatrique.

Les livres sont des rapaces qui survolent les siècles, changent parfois en chemin de langue et de plumage et fondent sur le crâne des enfants éblouis. Des années encore et je lirai cette

phrase du *Journal d'un lecteur* d'Alberto Manguel : « Pour Machado de Assis, de même que pour Diderot et Borges, la page-titre d'un livre devrait comporter les deux noms de l'auteur et du lecteur, puisque tous deux en partagent la paternité » : j'aurais dû cosigner *Les Travailleurs de la mer* avec Victor Hugo.

une petite bibliothèque

La vie c'est le crime, le vol, la jalousie, la faim, le mensonge, le foutre, la bêtise, les maladies, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, des monceaux de cadavres. Tu n'y peux rien, mon pauvre vieux, tu ne vas pas te mettre à pondre des livres, hein ?

CENDRARS, *Moravagine*

Dans ce lieu de relative inculture, le baryton passait plus ou moins pour un érudit. On voyait dans sa petite bibliothèque quelques poètes et du théâtre. Ses trois héros, Verne et Kipling et Cendrars. Symboles paternels honnis aussi bien que le Fleuret et le Piolet tous deux rouillés déjà et remisés au Caveau, conservés telles les reliques d'une autre vie, pré-lazaréale. Dès la première fois qu'il me l'a récité, j'ai détesté « If », le poème de Kipling, « Tu seras un homme, mon fils ». Même si j'ignorais alors, comme lui sans doute, que ce poème avait coûté la vie au fils de Kipling, je le supposais déjà. La colère ne parvint pas cependant à me retenir de lire les deux tomes du *Livre de la jungle*, lequel semblait une suite au *Tapis volant* dont je connaissais de mémoire de longs passages car l'immobilité favorise l'hypermnésie :

Par un après-midi d'hiver, Michel découvrit, par hasard, le merveilleux pouvoir de ce tapis. Il était assis sur sa petite chaise, juste sur l'État de Floride, et pensait au prince de l'histoire que lui racontait sa maman. Soudain, Michel eut une idée. Il ferma les yeux et dit ABRACADABRA, tapis vole ! Quand Michel rouvrit les yeux, il se trouvait en Floride, en pleine forêt vierge. Il descendait une rivière dans un canot indien. Des alligators nageaient dans l'eau verte. De la mousse épaisse pendait aux arbres le long du rivage.

Après que la Menuiserie avait confectionné une table inclinée posée sur le lit, je m'évertuais à trouver d'autres syllabes sur la grande scansion de Tabá-Tabá, l'alexandrin magnifique et martelé et sa coupure au beau milieu. Tabá-Tabá-Tabá / Tabá-Tabá-Tabá. Les douze anneaux bien hauts / sur la tringle à rideau. Je menais l'existence d'un petit vieillard reclus. Peut-être allais-je vivre à reculons. Le Chevalier noir voulait du romanesque mais le choisir lui-même, refusait les conseils : à quoi pouvait-il bien penser, le baryton, lorsqu'il me recommandait le *Moravagine* de Cendrars ?

Dès la lecture de l'introduction, signée « Blaise Cendrars, La Mimoseraie, avril-novembre 1925 », il n'avait pu lui échapper qu'il était né au milieu exact de l'écriture du roman, en août 1925. Cendrars prétend que les documents cités dans *Moravagine*, qu'il a trouvés dans une malle, sont signés R., et il conclut ainsi son avant-propos : « Et maintenant, comme il faut tout de même un nom pour la bonne intelligence de ce livre, mettons que R. c'est... c'est... mettons que c'est RAYMOND LA SCIENCE. » Raymond la Science et les anarchistes de la bande à Bonnot s'étaient cachés un moment ici, dans une villa de la station balnéaire de Saint-Brévin-l'Océan,

avenue de la Hautière. Ils venaient s'y reposer mais le baryton l'ignorait. « Tous ces cafés se ressemblaient, c'était partout la même chose. Ils étaient tous en effervescence. On ne parlait que de l'affaire Bonnot. »

Ce qu'il ne pouvait en revanche manquer dans le roman, c'est la critique de la psychiatrie et de l'internement, le rejet des institutions comme notre Lazaret où « se sentait partout la discipline tragique, le dur horaire qui régit la journée des détraqués et des fous comme une géométrie... J'aurais voulu ouvrir toutes les cages, toutes les ménageries, toutes les prisons, les hospices de fous, voir les grands fauves libres, étudier le développement d'une vie humaine inattendue ». Moravagine est le premier à effectuer un tour du monde en avion qui rappelle à la fois le ballon de Verne et le tour du monde de Phileas Fogg et encore la scie des *Cloches de Corneville*, « j'ai fait trois fois le tour du monde ». Ce qui ne pouvait non plus lui échapper, c'est que le fou Moravagine a la jambe droite tordue et boite horriblement.

à Managua

C'est au milieu de 1965 que j'avais quitté le Lazaret, quelques mois avant l'élection présidentielle de décembre, laquelle verrait la réélection du général de Gaulle. J'avais découpé aux ciseaux les photographies et les professions de foi des sept candidats, les avais collées dans le cahier où je rédigeais mon encyclopédie. Puis j'avais mis fin à ma carrière politique.

Cinquante ans plus tard, en ce mois de mai 2015, j'étais enfermé dans une chambre à nouveau mais avec méthode et de mon plein gré, après avoir assemblé là de quoi manger et fumer en quantité suffisante, voire exagérée, du vin blanc frais, le petit écriteau en carton suspendu à la poignée pour avoir la paix.

Il est ainsi possible de jouer sur l'emmêlement des fuseaux horaires et le flou des deux dates chaque jour en usage sur la planète, de s'éclipser du monde, de demeurer suspendu dans les limbes, les mains rassemblées derrière la nuque. Je m'éveillais parfois au milieu de la nuit ou dans l'après-midi à quelques notes lointaines d'une chanson, une manière de corrido très doux à la guitare, retrouvais la psalmodie d'un rémouleur marocain et vendeur ambulant d'eau de Javel

vingt-cinq ans plus tôt route de la Targa à la sortie du Guéliz, «couteaux, ciseaux, javiiiille...», les alexandrins de Taba-Tabà sur les marches du Lazaret, toute chronologie abolie, dans ce demi-sommeil qui est notre existence véritable, que nous ne devrions quitter que de loin en loin, pour aller chasser du gibier ou acheter un sandwich et des cigarettes, peut-être perpétuer l'espèce, puis, allongé à nouveau, reprendre le fil analogique des rêveries.

Les plus anciens souvenirs sont chimiquement les plus stables. Concrétions de protéines au fond de l'hippocampe. Dès que je fermais les yeux, une gymnastique associait un son à une couleur ou une odeur et je visitais le Lazaret. La porte monumentale et l'aile humide en enfilade. La fenêtre de la cuisine sur l'estuaire où passaient les navires. La cour pavée et les marches où s'asseyait dès le matin Taba-Tabà. Tout autour le chemin de ronde où marchait le cheval attelé au tombereau. J'ignorais ce que ces lieux avaient pu devenir depuis cinquante ans. Puis Monne, l'institutrice, était morte, deux ans plus tôt, en mars 2013, dans ce Lazaret où elle m'avait appris à lire *Le Tapis volant*. Quelques semaines auparavant, à plus de quatre-vingt-dix ans, elle avait été amenée dans ces lieux qu'elle non plus n'avait pas revus depuis des dizaines d'années.

Monne laissait derrière elle tout un fourbi, trois pièces à l'arrière de sa maison de Mindin non loin du Lazaret, emplies du sol au plafond, d'où j'avais extrait puis conservé, sans les compulser, trois mètres cubes d'archives accumulées comme une injonction, et même, je m'en apercevrais, comme une malédiction de Toutankhamon, lorsque j'y découvrirais éparpillées d'assez nombreuses munitions de guerre non percutées, qui auraient pu déchiqueter quiconque se serait avisé de jeter tout cela au feu.

des petites traces

En cet après-midi de mai 2015 au Nicaragua, allongé dans cette chambre de l'hôtel Barceló, j'imaginais consacrer les mois qui allaient suivre à lire les archives de Monne, à parcourir au volant les régions de France que j'y verrais évoquées. Afin de préparer ce projet encore assez vague, assis sur ce lit devant un agenda, tout à fait éveillé à présent, et avant d'en venir aux pages encore blanches, je tournais celles que j'avais déjà noircies au stylo. Je revoyais des visages croisés depuis janvier.

Au prétexte de chercher des histoires lointaines, j'avais souvent rencontré un peu partout des petites traces françaises auxquelles je portais depuis quatre mois une attention grandissante. Depuis l'assassinat de plusieurs journalistes et dessinateurs français à Paris par deux jeunes Français se réclamant de la guerre sainte islamique. La nouvelle de la tuerie dans les locaux de *Charlie Hebdo* m'était parvenue au chalet de la famille Yersin dans le Valais. Après être revenu quelques jours à Paris puis à Saint-Nazaire, j'avais passé février en Équateur. Une amie me confiait un appartement à Quito au-dessus de Guápulo. Dès mon arrivée j'avais lu, écrite en français, en grandes lettres à la peinture blanche sur le mur ocre d'une rue pentue : « Je ne suis pas Charlie », sans que je parvienne

à trouver d'indices ni sur l'auteur de cette phrase ni sur sa présence dans cette rue.

J'avais mentionné cette énigme pendant notre voyage par la route vers le nord avec Edwin Madrid le long des volcans de la Cordillère. Je reprenais mes recherches sur la mission de La Condamine envoyée jusqu'ici par Louis XVI pour mesurer l'équateur, dont le pays avait finalement pris le nom. Puis j'avais enquêté sur l'idée farfelue du président Gabriel García Moreno de faire de l'Équateur une colonie française, proposition déclinée en 1862 par Napoléon III, déjà embarqué dans l'aventure mexicaine et la construction du Lazaret de Mindin.

Les souvenirs récents sont plus fragiles, que l'hippocampe n'a pas encore gobés. Chaque fois j'avais noté dans l'agenda le nom d'un hôtel suivi d'un numéro de téléphone et d'une adresse : j'étais descendu au Finch Bay de Puerto Ayora dans les Galápagos que García Moreno souhaitait aussi offrir à la France, puis au Ramada, Malecón Simón-Bolívar de Guayaquil, sur les traces du général San Martín, qui mourut à Boulogne-sur-Mer. Fin février j'étais reparti en Suisse à Fribourg, hôtel de la Rose, puis à Lyon, et à nouveau au chalet dans le Valais puis dans un autre à Chamonix, avant de gagner l'hôtel Bauer de Venise pour rendre hommage à l'œuvre de Daniele Del Giudice. Daniele était de notre expédition londonienne avec les petites bandes de *Charlie Hebdo* et du *Canard enchaîné* à la fin des années quatre-vingt. J'aurais volontiers évoqué avec lui nos soirées au pub du Front Page. Mais depuis longtemps Daniele, amnésique, vivait retiré dans une clinique de la Giudecca au-dessus de la lagune, de l'autre côté du Grand Canal. Avec Véronique Yersin, assis dans le canot automobile de Roberto Ferrucci et

de son cousin Giorgio, nous étions passés lentement devant cette fenêtre, que fixait depuis sa chambre celui qui ne savait plus qu'il avait écrit des livres.

J'avais rejoint à la mi-mars Santiago du Chili et le Grand Hyatt de l'avenue Kennedy. La France suscite souvent un intérêt plus grand à l'étranger qu'aux terrasses des cafés de Paris. Lors d'un déjeuner avec Jorge Edwards, qui venait de quitter son poste d'ambassadeur en France, j'avais pu mesurer l'inquiétude suscitée ici par les attentats et la crainte de ce qui allait advenir. À mon retour, j'avais passé quelques jours à Madrid dans la villa mauresque de la Résidence de France au milieu de son parc, tout cela acheté par Philippe Pétain en 1941, et une semaine plus tard, fin avril, j'étais à Boston Massachusetts au Botolph Club de la Commonwealth Avenue où les arbres déjà fleurissaient au sortir de l'hiver, pendant qu'éclataient non loin des émeutes raciales à Baltimore, et que plusieurs écrivains des États-Unis s'élevaient dans les journaux contre l'attribution, à Washington, d'un prix de la liberté d'expression à *Charlie Hebdo*, articles dans lesquels on pouvait lire des accusations portées contre la France et sa laïcité exacerbée – accusations que Pétain portait déjà à l'encontre de la République –, écrivains auxquels Salman Rushdie avait tout de même rabaisé le caquet.

En ce mois de mai 2015, après un nouveau passage en Suisse à Berne hôtel National et la visite d'une collection Gauguin à Bâle, j'avais dormi quelques jours à l'hôtel Victoria de Varsovie où, parmi tous ces indices d'une histoire française disposés au hasard depuis quatre mois sur mon chemin comme des cailloux blancs, de Louis XVI à Pétain, j'avais vu pour la première fois cette haute statue dressée depuis 2005 au croisement de Nowy Świat à la gloire du général de Gaulle, ou davantage encore du capitaine de Gaulle, lequel avait

conseillé, au début des années vingt, l'armée polonaise en guerre contre l'Armée rouge de Trotsky. Mais c'est toujours le nom de Bonaparte qu'on entend chanté dans l'hymne national de la Pologne.

Allongé sur ce lit, refermant l'agenda, il ne m'échappait pas qu'au-delà des archives de Monne c'était aussi tout autour du monde que j'allais collecter ces petites traces françaises depuis le Second Empire, qui fut l'époque de la petite fille en blanc venue du Caire et de la création du Lazaret.

un canal historique

Parmi les inventions humaines pour lesquelles je nourrissais un goût immodéré depuis le temps du Lazaret figuraient les statues équestres et les grandes voies d'eau artificielles : le canal de Suez percé par Ferdinand de Lesseps en Égypte, celui du Panamá dont le chantier lui fut retiré, ainsi que celui du Nicaragua, dont jamais un mètre ne fut creusé.

S'agissant de ce dernier, il y avait du nouveau et j'avais quitté Varsovie pour San José du Costa Rica, étais parti marcher sous la pluie. J'avais invité le soir, au bar de l'hôtel Balmoral de l'Avenida Central, Carlos Cortés et Rodrigo Soto qui m'avaient aidé vingt ans plus tôt à reconstituer la vie de William Walker et son triple projet de rétablir l'esclavage, d'imposer la langue anglaise au lieu de l'espagnole, et de creuser au Nicaragua un canal entre l'Atlantique et le Pacifique. Un siècle et demi plus tard, des Chinois venaient de s'emparer du projet.

J'avais retrouvé Sergio Ramírez et Antoine Joly à Managua. Le premier avait été vice-président de la République sandiniste après la révolution de 1979. Il venait de faire paraître un pamphlet, *Un cuento chino*, raillant ce projet absurde. Le second était alors notre ambassadeur à Managua et venait

d'envoyer un long article à la presse, *Un sueño frances*, rappelant l'histoire de ce canal depuis le Second Empire.

Après qu'on avait fusillé William Walker en 1860, au moment où Lesseps bouclait le projet de son canal en Égypte, Napoléon III avait signé avec le nouveau gouvernement du Nicaragua un contrat pour le percement de ce canal inter-océanique. Les États-Unis et l'Angleterre avaient menacé d'une guerre. L'empereur avait jeté l'éponge et résolu plus tard d'attaquer le Mexique. C'est pour des raisons politiques et contrevenant à la géologie que Lesseps avait installé à Panamá son chantier, sur lequel Paul Gauguin s'était engagé comme terrassier.

En cette année 2015, Daniel Ortega, à nouveau président de la République, venait de signer un contrat d'une durée de cent ans avec la «Hong Kong Nicaragua Canal Development Investment Co. Ltd». Il entreprenait d'exproprier les paysans de la zone, lesquels se révoltaient, et la liste s'allongeait des morts provoquées depuis un siècle et demi par ce canal fantôme. Même si les Chinois pouvaient se prévaloir de l'antériorité de leur savoir-faire, qui avaient creusé depuis mille ans le Grand Canal de Hangzhou à Pékin sur près de deux mille kilomètres, le projet semblait couvrir un impérialisme d'un genre nouveau. La HKND prévoyait de créer deux ports, Brito sur le Pacifique et Aguila côté Caraïbe, mais surtout s'emparait d'immenses zones de terres agricoles sans aucune obligation de creuser le canal avant cent ans.

L'Amérique centrale était un bon endroit pour prendre à nouveau mon élan et fondre sur la France de 1860. Je me souvenais de cette année-là comme si je l'avais vécue. Chaque matin, j'attendais alors le journal, dans lequel j'apprenais la découverte des temples d'Angkor au Cambodge par Henri

Mouhot. Ou bien, fantôme du futur appelé par les tables tournantes, je me tenais invisible dans le bureau de Victor Hugo à Guernesey, six ans avant que nous ne composions ensemble *Les Travailleurs de la mer*, lisais par-dessus son épaule la lettre qu'il écrivait en mai pour apporter son soutien à Garibaldi dans l'expédition des Mille en Italie. Passant le buvard, il prenait une nouvelle feuille pour fustiger le sac du palais d'Été à Pékin en octobre par les armées française et anglaise pour une fois coalisées : « L'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. » Et le grand nom de Hugo est toujours vénéré partout en Asie comme il l'est au Mexique pour s'être opposé à l'entreprise coloniale du Second Empire, « odieuse voie de fait contre un peuple libre ».

vers chez les Français

Qu'est-ce qu'un roi près d'un Français ?

SAINT-JUST

La vie des peuples comme celle des hommes n'est pas chronologique, parfois dans leur demi-sommeil ils se voient à nouveau jeunes et fougueux, s'attristent à leur réveil de se découvrir si vieux aux yeux des autres, et des événements qu'on croyait oubliés sous la poussière des siècles d'un coup agissent sur le présent et bouleversent l'avenir.

Même si m'avait effleuré l'idée de suivre cette histoire du canal et de demeurer au Nicaragua, je me savais embarqué depuis quelques jours dans ce projet « monnesque », et, retrouvant de mémoire le télégramme envoyé après la Libération par de Gaulle à Bernanos encore au Brésil, « Votre place est parmi nous », je sentais que ma présence y était absolument requise, que je ne pouvais me dérober à l'appel de mes compatriotes impatients, sur le point de s'assembler sur l'esplanade du Trocadéro, de se diriger en foule vers le Quai d'Orsay pour exiger mon retour et me placer à la tête d'un Comité de salut public.

Le temps me semblait donc venu de sortir de cette chambre du Barceló, de rejoindre l'aéroport Augusto-César-Sandino

de Managua, de retrouver dans les archives de Monne un siècle et demi de confettis français et les fantômes de l'enfance, Taba-Tabà dans son uniforme de drap bleu réglementaire du Lazaret et la petite fille en robe blanche et dentelles qui descendait à Marseille du paquebot blanc des Messageries impériales avec ses parents, prenait en gare Saint-Charles un train pour Paris, et le petit-fils de celle-ci, qui fut baryton mais aussi motocycliste avant d'être clown.

sur le chemin de ronde

Elle pourrait constituer le point de départ de l'enquête : c'est une photographie en noir et blanc de 1956 comme on les tirait à l'époque, entourée d'une marge blanche sur les quatre côtés. La motocyclette de faible cylindrée est équipée d'un tan-sad légèrement surélevé pour le passager. Elle est à l'arrêt sur le sable du Lazaret, non loin de la porte monumentale où est assis Taba-Tabà. Au premier plan, les deux mains gantées posées sur les poignées du guidon, l'homme porte une veste sombre boutonnée, une culotte d'équitation. La mèche des cheveux noirs est balayée en arrière, le regard sérieux, le buste raide.

Ce n'est pas la postérité qu'il fixe par-delà ce demi-siècle mais sa sœur Monne qui le photographie. Sa mère et sa sœur continuent de l'appeler Loulou et ça l'agace un peu. Il est âgé de trente et un ans, Monne de trente-quatre. Tous les deux sont célibataires. Quant à lui, plus pour très longtemps, il l'espère. C'est pour ça qu'il attend de donner un coup de talon sur le kick-starter, de s'en aller retrouver sa fiancée à une centaine de kilomètres plus au nord, non loin de Rennes. Monne prend plaisir à le retarder. Il coiffe son casque, ajuste la jugulaire. Sa vie jusqu'à présent comme celle des garçons de son âge fut assez mouvementée, tout emplie d'histoires de

camps de réfugiés, de camps de prisonniers, de fuites à pied sur les routes. Il a étudié le violon et l'escrime, s'est engagé dans les maquis, à dix-neuf ans défilait au milieu des vainqueurs dans la ville de Cahors libérée : il aimerait maintenant mener si possible une vie paisible.

Il sait bien que la France depuis la Libération n'a pas cessé pour autant d'être en guerre. Les combats en Indochine se sont achevés deux ans plus tôt à Diên Biên Phu en mai 1954, et quelques mois plus tard, à la Toussaint rouge, commençait la guerre d'Algérie. En cette année 1956 c'est l'opération Mousquetaire. La France et l'Angleterre à nouveau coalisées envoient des troupes en Égypte pour s'opposer à la nationalisation du canal de Suez par le président Gamal Abdel Nasser. Ça n'est pas que la situation internationale lui soit indifférente, il lit les journaux, mais là il trépigne. Ça n'est pas le moment. Mettons fin à son impatience, laissons-le démarrer sa moto d'un coup de talon. Passons de la photographie au cinéma, regardons-le s'éloigner sur le chemin de ronde et quitter le Lazaret pour aller retrouver sa fiancée. Dans un an ils se marieront. De là à enfanter un boiteux il n'y a qu'un pas.